

Le premier roman de Katharina Hagen

L'histoire dans les pommes

L'Allemagne a fait l'an dernier un triomphe au premier roman d'une inconnue. L'étonnant best-seller arrive en France

Le Goût des pépins de pomme, par Katharina Hagen, traduction de Bernard Kreiss, Anne Carrière, 268 p., 19,50 euros.

Le grand critique Albert Thibaudet en avait eu le pressentiment il y a belle lurette : c'est peut-être de ce qu'on appelait à son époque le « roman domestique » et de son très moqué folklore, où s'illustraient alors Paul Bourget, Henry Bordeaux et Pierre Benoit, les trois mousquetaires de la cavalerie bourgeoise, que naîtrait le roman européen de demain. Celui qui ouvrirait la fenêtre et laisserait enfin entrer le monde. La prophétie aura longtemps flâné dans les hypothèses buissonnières avant de s'épanouir, sous la plume de l'Allemande Katharina Hagen, dans la mélancolie suave mais trompeuse d'un remake colorisé. La quintessence du genre domestique s'y donne rendez-vous dans une vieille demeure des plaines du nord, décor de l'éternelle intrigue : secrets de famille chuchotés sous les arbres, deuils, héritages, adultères, cachotteries dans l'été finissant, silence, oubli. Mais ici, la fidélité aux traditions n'est qu'apparence. Sous le charme de la comédie se laisse deviner une vérité obstinément dérobée au langage, que tout à la fois le récit feint d'ignorer et dont il reçoit tout son sens. La vieille Bertha est morte comme on meurt à son âge : amnésique. Ne sachant plus comment elle s'appelait ni à quoi pouvaient servir une chaussure, une cuiller, un miroir. Chassant de la main des miettes imaginaires sur la table du salon, c'est sa vie même sans doute qu'elle balayait ainsi mécaniquement. Les vraies miettes, c'est chez l'avoué que ses trois filles se les partagent : des valeurs sans valeur, quelques champs à vaches. Surprise : c'est Iris, la narratrice, petite-fille de la défunte, qui hérite de la maison de famille. Que faire de cette bâtisse tout entière absorbée dans la méditation de sa ruine future ? Entre l'attendrissement de la reconquête et la répulsion violente devant les ombres trop longtemps verrouillées, Iris, bibliothécaire à l'université de Fribourg, professionnelle du savoir ayant perdu jusqu'au goût de lire, procède avec méthode à l'inventaire d'un patrimoine anéanti mais coriace. Sur le mur du poulailler, le mot « nazi » découvert par l'héritière, bombé en lettres rouges, refuse de disparaître sous la peinture blanche dont elle l'inonde. Comme si l'oubli et le souvenir fricotaient à n'en plus finir dans les mêmes pigments. Le grand-père n'était donc pas le poète élégant et burlesque que trahissent ses carnets entoilés par les araignées. On peut dès lors se figurer dans sa veuve, cette brave et innocente Bertha à la mémoire ravagée, le symbole même de l'ancienne Allemagne, qui pour peine de ses noces avec le crime aura perdu jusqu'au droit à l'identité. On peut. Tout ça est en effet livré sur le mode subliminal, sans avoir l'air d'y toucher jamais, sans que rien n'en soit même dit, comme si cet alerte roman tout occupé de ses plates-bandes se doublait d'une pantomime réglée par d'invisibles démons. On entend alors, sous les fêtes revécues, la plainte fossile d'une maison vide où les fauteuils sont armoriés du blason de la famille Lünschen : un coeur coupé en deux par une scie.

On ne saurait mieux dire, dans un pays longtemps condamné à la partition, si seulement c'était dit. Mais tout se passe comme si la narratrice venait chaque fois rompre, à la scie également, les ficelles tendues par l'auteur, habileté suprême d'un écrivain campé dans son retrait. Le génie propre à ce récit tient à ce double « je », créateur d'un non-dit fantomatique et obsédant. La linguiste Iris s'abandonne à la certitude que les mots ont perdu le pouvoir de nommer, de dire. « *Lire signifie collectionner, et collectionner signifie conserver, et conserver signifie se souvenir, et se souvenir signifie ne pas savoir exactement, et ne pas savoir exactement signifie avoir oublié, et oublier signifie tomber, et tomber doit être rayé du programme.* » Est-ce un hasard si cette fascinante névrose prend sa source à la bibliothèque universitaire de Fribourg, la chambre de tous les maléfices, l'emblème de la dispute allemande à l'époque du nazisme montant, le sanctuaire dont le juif Husserl se vit interdire l'accès tandis que Heidegger en était le gardien ? Les deux philosophes ne sont pas même cités mais la phénoménologie affleure à toutes les pages de cette allégorie sur les rapports étroits de la vérité et de l'oubli, ce que traduit bien le grec *aletheia*, donné ici, à travers la quête déçue d'Iris, comme le symbole et la clef de la défaite du langage. Il montre l'inférieur paradoxe : au cœur du mot *vérité* se cache le Léthé, le fleuve où s'abolit toute mémoire. Et c'est ainsi que l'Histoire gouverne même ceux qui lui sont aveugles et sourds. Masqué en aimable bluette, enraciné au pommier patrimonial où trois générations s'affairent à leur compote, voici un pur chef-d'oeuvre, pépins compris.

Katharina Hagena est née en 1967 et enseigne la littérature à Hambourg.

David Caviglioli, Jean-Louis Ezine
Le Nouvel Observateur

<http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2363/articles/a419267-.html>

Der Debütroman von Katharina Hagena

Äpfel voller Geschichte

Dieser Debütroman einer unbekanntenen Autorin war in Deutschland im vergangenen Jahr ein triumphaler Erfolg. Jetzt kommt dieser erstaunliche Bestseller nach Frankreich.

Der große Kritiker Albert Thibaudet hat es damals schon vorausgeahnt: Wahrscheinlich würden, was man zu seiner Zeit den „roman domestique“ nannte und die Verballhornungen der eigenen Folklore à la Paul Bourget, Henry Bordeaux und Pierre Benoit, den Drei Musketieren der Kavallerie des Bürgertums, die Geburtshelfer des europäischen Romans von morgen werden. Desjenigen, der endlich die Fenster öffnen und die Welt hereinlassen würde. Diese Prophezeiung hat sich noch lange in den unterschiedlichsten Hypothesen versteckt gehalten, bevor sie sich, unter der Feder von Katharina Hagena, ausgebreitet hat zur süßen, aber trügerischen Melancholie eines kolorierten Remakes. Die Quintessenz des Genres trifft sich hier in einem alten Haus in einer Ebene im Norden, der ewigen Kulisse aller Intrigen: Familiengeheimnisse, die unter Bäumen geraunt werden, Trauerfälle, Erbschaften, Ehebrüche, Heimlichtuereien in einem sich dem Ende zuneigenden Sommer. Aber hier ist die

Verbundenheit mit der Tradition nur Schein. Hinter dem Charme der Komödie lässt sich eine Wahrheit erahnen, die sich hartnäckig jeder Sprache entzieht, die die Erzählung zu ignorieren vorgibt und die ihr doch all ihren Sinn verleiht.

Die alte Bertha ist so gestorben, wie es in ihrem Alter üblich ist: ohne Gedächtnis, dement. Sie wusste nicht mehr, wie sie hieß oder wozu Dinge wie ein Schuh, ein Löffel oder ein Spiegel dienen. Mit den imaginären Brotkrumen, denen ihre Hand auf dem Tisch im Salon nachjagte, hat sie ohne Zweifel ebenso mechanisch auch ihr eigenes Leben hinweggefegt. Die wirklichen Brotkrumen sollen laut Testament unter den drei Töchtern aufgeteilt werden: Werte ohne Wert, einige Kuhweiden. Die Überraschung: Es ist Iris, die Erzählerin und Enkelin der Verstorbenen, die das Haus der Familie erbt. Was tun mit diesem Gebäude, das bereits völlig in die Meditation seiner Zukunft als Ruine versunken ist? Zwischen der Rührung über die Rückeroberung und der heftigen Abneigung gegenüber zu lange verborgenen Schatten macht sich Iris, Bibliotheksangestellte der Universität Freiburg und Profi im Umgang mit verlorenem Wissen, methodisch an die Inventarisierung eines vernichteten, aber unerbittlich zähen Erbes. Das Wort „Nazi“, von der Erbin an der Mauer des Hühnerstalls entdeckt, eine Bombe aus roten Lettern, weigert sich, unter der weißen Farbe zu verschwinden, mit der man es zu überschwemmen versucht. Als ob das Vergessen und die Erinnerung etwas aushecken würden, um nicht in denselben Pigmenten enden zu müssen. Der Großvater war gar nicht der elegante und witzige Poet, wie seine von Spinnweben überzogenen Notizbücher verraten. Man kann in seiner Witwe, der tapferen und unschuldigen Bertha mit dem verwüsteten Gedächtnis ein Symbol für das alte Deutschland sehen, das als Strafe für seine Vermählung mit dem Verbrechen beinahe sein Recht auf Identität verloren hatte. Man kann. All dies wird in der Tat nur unterschwellig dargestellt, ohne je den Eindruck zu erwecken, das Thema tatsächlich zu berühren, ohne das etwas ausgesprochen wird, so als ob dieser vordergründig leicht wirkende Roman, sich mit einer von unsichtbaren Dämonen ausgeführten Pantomime selbst hintergehen würde. Während man die Festlichkeiten von damals wieder durchlebt, vernimmt man die uralte Klage eines leeren Hauses, in dem die Sessel mit dem Familienwappen der Lünschens bewehrt sind: einem Herzen, das von einer Säge entzweitgeteilt wird.

Man könnte es nicht besser ausdrücken, in einem Land, das lange Zeit zum Geteiltsein verurteilt war, wenn es denn nur gesagt würde. Aber all dies geschieht, als würde die Erzählerin jedes Mal die von Autorin gehaltenen Fäden – mit der Säge – zerteilen. Dies ist die Kunstfertigkeit einer Schriftstellerin, die sich in ihrer Zurückgenommenheit eingerichtet hat. Der geniale Kniff dieses Romans besteht in dem doppelten „Ich“, das ein fantomhaftes und den Leser nicht loslassendes Unausgesprochenes erschafft. Die Linguistin Iris gibt sich der Sicherheit hin, dass die Worte ihre Macht zu benennen, zu sprechen verloren haben. *„Lesen, das war das Gleiche wie sammeln, und sammeln, das war das Gleiche wie aufbewahren, und aufbewahren war das Gleiche wie sich erinnern, und sich erinnern war das Gleiche wie nicht genau zu wissen, und nicht genau zu wissen war das Gleiche wie vergessen zu haben, und vergessen zu haben war das Gleiche wie fallen, und das Fallen musste ein Ende haben.“* Ist es Zufall, dass diese faszinierende Neurose ihren Ausgang in der Universitätsbibliothek von Freiburg nimmt, der Hexenkammer, dem Wahrzeichen des deutschen Disputs zur Zeit des aufkommenden Nationalsozialismus, dem Refugium, zu dem dem Juden Husserl der Zugang verwehrt wurde, wohingegen Heidegger dessen Hüter war? Die beiden Philosophen werden zwar nicht zitiert, aber auf jeder Seite tritt die Phänomenologie jener Allegorie der engen Beziehung von Wahrheit und Vergessen zutage, die mit dem griechischen Begriff „aletheia“ so treffend beschrieben wird - in diesem Fall scheint sie hinter der enttäuschten Suche von Iris auf: als Symbol und Schlüssel für die Niederlage der Sprache. Sie zeigt ein teuflisches Paradoxon: In der Tiefe des Wortes Wahrheit verbirgt sich die Lethe, jener Fluss, an dem jede Erinnerung endet. Und auf diese Weise beherrscht die Geschichte sogar jene, die sich ihr gegenüber blind und taub stellen. In der Maske einer netten, harmlosen Liebesgeschichte, verwurzelt mit einem ererbten Apfelbaum, an dessen Kompott sich drei Generationen zu

schaffen machen, haben wir es hier mit einem Meisterwerk zu tun – die Kerne eingeschlossen.

David Caviglioli, Jean-Louis Ezine
Le Nouvel Observateur